

DISCOURS PRONONCÉ LE 3 JUILLET 1868
APRÈS LES OBSÈQUES DE M. LOUIS AN-
TOINE VAN BIERVLIET, PROFESSEUR DE
PHYSIOLOGIE HUMAINE ET DE PATHO-
LOGIE GÉNÉRALE A L'UNIVERSITÉ CA-
THOLIQUE DE LOUVAIN, PAR E. M. VAN
KEMPEN, DOYEN DE LA FACULTÉ DE
MÉDECINE.

Monseigneur, Messieurs,

Le jour où j'ai rendu, dans cette enceinte, un dernier hommage à la mémoire de Victor François, je croyais ma tâche de panégyriste accomplie pour bien longtemps ; mais, hélas ! il semble que la mort impitoyable cherche à se venger des efforts que nous faisons journellement pour lui arracher une victime. Quelques mois à peine se sont écoulés et je me trouve appelé à vous entretenir d'un autre collègue, non moins regretté, et qui n'a pas moins honoré l'enseignement de l'Université catholique de Louvain, par l'élévation de son caractère et par toutes les qualités qui distinguent le professeur savant et le médecin accompli.

Suivant le pieux usage, je viens donc, comme doyen de la Faculté de médecine, et sûr de votre

bienveillance, offrir ici un juste tribut de regrets et d'éloges à notre très-cher collègue Louis Antoine Van Biervliet, professeur de physiologie humaine et de pathologie générale, que la mort nous a ravi le 2 juin 1868.

Louis Van Biervliet est né en 1802 à Iseghem, dans la Flandre occidentale; il passa sa première jeunesse et fit ses humanités à Roulers, dont le collège jouissait déjà de la réputation si méritée qu'il conserve encore aujourd'hui. Pendant toute sa vie, notre regretté collègue aima à revoir ces lieux qui l'avaient vu naître, et les souvenirs de son enfance, jusqu'à la langue de ses ancêtres, lui furent toujours bien chers.

Au collège, le jeune Van Biervliet, imbu de bonne heure des principes de probité, d'honneur et d'indépendance, dont il ne s'est jamais départi, se distingua particulièrement par une ardeur passionnée pour l'étude, un travail persévérant et une conduite sans reproche, qualités que je pourrais passer sous silence, s'il n'y avait pas, pour la jeunesse, un encouragement continuel dans cet examen des premiers efforts de ceux qui arrivent à des positions sociales élevées.

Initié aux belles lettres, dont il aima toujours la culture, et après avoir terminé ses études classiques d'une manière brillante, il alla s'asseoir sur les bancs de l'Université de Gand pour y étudier les sciences médicales, vers lesquelles il se sentait porté autant par une inclination

naturelle pour les études sérieuses que par le désir d'être utile à ses semblables. Tout fit présager de bonne heure à ses maîtres l'avenir qui l'attendait dans cette carrière; car, à la ferme volonté de l'homme indépendant qui est décidé à ne devoir son avancement qu'à lui-même, il joignit l'habitude et le goût du travail. Il eut pour professeurs J. L. Kesteloot, dont il devint plus tard le gendre, Claeskens, Verbeek, Van Coetsem et autres sommités médicales de cette époque.

Après avoir défendu ses thèses avec un succès éclatant, L. Van Biervliet fut promu au grade de docteur en médecine le 18 juillet 1827. A cette occasion il a écrit, sur un sujet de physiologie générale, une dissertation qui porte pour titre : *Dissertatio inauguralis physiologico-practica de proprietatibus vitalibus*. Aujourd'hui encore cette œuvre de sa jeunesse peut être citée comme une des meilleures qui soient sorties de sa plume; elle excelle par l'élégance du style et par la pureté du langage en même temps qu'elle montre, chez son auteur, l'esprit d'investigation, la sagacité, la rectitude de jugement, qui caractérisent les bons observateurs.

Dans sa thèse inaugurale, notre jeune Docteur examine ce que c'est que la vie, et ne pouvant en donner une définition satisfaisante, il en décrit les propriétés les plus caractéristiques, telles que la sensibilité et la contractilité orga-

niques et animales, à l'aide desquelles il interprète ensuite quelques phénomènes morbides. Vous voyez, Messieurs, que l'objet même de cette dissertation dénote déjà de la part de son auteur une inclination naturelle pour les études physiologiques.

A cette époque des études biologiques les esprits étaient portés à expliquer tous les actes de la vie par les propriétés vitales, suivant la théorie de Bichat. On ne s'aperçut pas d'abord que celle-ci renfermait les germes d'un matérialisme exclusif, dont nous voyons aujourd'hui les tristes effets, et que ces propriétés, n'étant elles-mêmes que des phénomènes produits par la vie, devenaient par leur nature même insuffisantes pour expliquer tous les faits du règne organique. Les beaux développements que Bichat avait su donner à sa distinction de la vie animale et de la vie organique avaient fait oublier tous les autres systèmes conservés dans la physiologie de Haller. Sa création des propriétés vitales avait séduit par sa simplicité et tellement ébloui ses adeptes qu'on ne remarquait pas combien d'hypothèses cet esprit audacieux avait accumulées pour édifier son système. Le célèbre novateur n'avait pas tenu assez compte des faits, et c'est ce qui explique le mouvement en sens inverse qui se produisit bientôt après lui et qui se continuait à l'époque de la promotion de Louis Van Biervliet, notre regretté collègue. La

doctrine des propriétés vitales n'était pas encore attaquée, mais on cherchait de tous côtés si les faits viendraient la confirmer ou l'ébranler. Legallois avait fait connaître ses expériences sur les fonctions de la nouvelle épinière; Ch. Bell venait d'étonner le monde savant par ses recherches sur les fonctions sensitives et motrices des cordons nerveux. C'était le moment où Flourens cherchait par d'autres expériences à découvrir les mystérieuses fonctions dévolues à chacune des parties de l'encéphale, et où Magendie donnait par ses vivisections une sanction éclatante aux découvertes de Ch. Bell, en même temps que ses belles expériences sur l'absorption, les usages des nerfs crâniens, montraient combien il y avait encore de phénomènes inconnus à mettre en évidence. L'expérimentation, la seule bonne méthode pour étudier la physiologie, fit faire des progrès rapides à cette partie des sciences biologiques. D'un autre côté, par une heureuse application des sciences physico-chimiques à l'examen des phénomènes qui se passent dans nos tissus vivants, l'immortel Laplace de concert avec Lavoisier prouvaient que la chaleur animale est engendrée par une véritable combustion, en tous points semblable aux combustions de nos foyers, seulement ils en placèrent le siège dans les poumons; tandis que, dans sa Dissertation, notre jeune Docteur, faisant bien ressortir l'impossibilité d'expliquer la cha-

leur animale par les propriétés vitales, établit par un raisonnement très-juste que cette combustion, au lieu d'être circonscrite dans les poumons, se fait dans tous les tissus du corps. Cette vue de l'esprit de notre regretté collègue a été confirmée depuis par l'expérience directe. Les analyses chimiques du sang par Magnus et les expériences de Cl. Bernard sur la température du foie, qui est plus élevée que celle des poumons, l'ont prouvé de la manière la plus évidente.

Ainsi, Messieurs, à cette époque déjà les esprits sérieux, sans s'en tenir aux propriétés vitales établies par Bichat, pour l'explication des phénomènes vitaux, examinèrent les propriétés physico-chimiques des milieux sous l'influence desquelles la vitalité se manifeste, et en même temps une impulsion vigoureuse fut donnée à la physiologie par l'application, dans ses moyens d'études, de la méthode des sciences expérimentales, l'expérimentation sur les organismes vivants, par Magendie en France et J. Müller en Allemagne. Les sciences physico-chimiques, les sciences anatomiques et l'expérimentation sur l'organisme vivant, telle fut la triple base sur laquelle reposa désormais la physiologie.

En s'appuyant sur une base aussi solide, cette science ne put manquer de faire des progrès rapides, et son heureuse application à l'interprétation des phénomènes morbides donna bien-

tôt à la médecine un degré de certitude qu'elle n'avait pas encore atteint.

L. Van Biervliet venait de soutenir sa thèse, lorsqu'il fut appelé à Courtrai pour y exercer l'art médical. Dès le commencement il possédait toutes les qualités qui font le médecin distingué. Prompt à saisir les indications, habile à s'y conformer, il donnait avec discernement et sagesse les soins réclamés. — Discret, réservé, sévère dans ses mœurs, il inspira la confiance à ses malades, et se fit de bonne heure une nombreuse clientèle.

En 1832, lorsque le choléra fit sa première apparition dans les Flandres, il excella entre tous par son étonnante activité. Sur pied nuit et jour, il se prodigua avec une abnégation et un dévouement sans bornes. — Il remplissait les fonctions de président de la commission médicale de Courtrai, quand le corps épiscopal le désigna, en 1835, pour occuper à l'Université catholique de Louvain la chaire de physiologie humaine et celle de pathologie générale.

C'est ici, Messieurs, que va se montrer avec plus d'évidence que jamais la remarquable aptitude intellectuelle de notre regretté collègue. Jusqu'alors il ne s'est occupé de physiologie que d'une manière accessoire. Bien d'autres auraient reculé devant l'énormité de la tâche; mais, confiant dans ses habitudes de travail, Van Biervliet n'hésite pas et se consacre dès lors à l'étude

presque exclusive de la physiologie humaine. Il n'a plus qu'un seul désir : justifier le choix qu'on a fait de lui et donner à ses leçons assez d'intérêt pour y attirer un grand nombre d'élèves et pour diriger plus que jamais vers la physiologie utile les méditations de la jeunesse.

Ce désir, Messieurs, s'est amplement réalisé, car depuis 1835 jusqu'en 1868 le cours de physiologie a été assidûment suivi et a tenu un rang honorable dans la Faculté de médecine de Louvain.

C'est qu'en effet on rencontrait dans Van Biervliet toutes les qualités qui font réussir le professeur : érudition, clarté, diction facile et amour de l'enseignement. Rien ne lui manquait pour le rendre sympathique, et les générations d'élèves qui se sont succédé pendant trente-trois années attesteraient au besoin qu'il fut aussi zélé qu'estimé dans son professorat.

Celui qui enseigne la physiologie a deux voies à suivre, ou bien exposer purement et simplement les faits épars dans la science et en apprécier la valeur sans expérimenter devant l'auditoire ; ou bien mettre sous les yeux des élèves des animaux pour en analyser les fonctions. Van Biervliet combinait les deux méthodes. Il fit peu d'expériences et s'occupa surtout de l'exposition des actes physiologiques dont la connaissance est indispensable au médecin praticien. Rassembler tous les faits amassés dans les livres, les classer, les juger, y ajouter ceux que ses

propres études pathologiques et physiologiques lui avaient permis de recueillir, faire ressortir de ces divers documents tout ce que la physiologie possède de notions positives, tel a donc été, Messieurs, le programme bien simple du cours de Van Biervliet, notre regretté collègue. Il excellait surtout à mettre la science physiologique à la portée de tous. Sa lucide exposition rendait tout compréhensible, même les conceptions les plus élevées de la science allemande, seulement il en retranchait souvent ce qui selon ses vues paraissait inutile pour le médecin praticien ou dont la démonstration était encore douteuse.

Sans doute, L. Van Biervliet aurait pu donner plus d'éclat au cours de physiologie, par des travaux de laboratoire; mais pendant que des physiologistes éminents préparèrent, sous leur direction, quelques élèves d'élite, à devenir les grands physiologistes de l'avenir, notre regretté collègue rendit la science accessible à tous, et familiarisa les générations médicales avec l'érudition.— Peut-être le nom des premiers paraîtra plus grand à la postérité; mais, certainement, pour les contemporains, Van Biervliet aura été plus utile.

Ses leçons étaient surtout précieuses pour notre jeunesse catholique, parce qu'en chrétien fervent, il aimait, dans l'étude des fonctions physiologiques, à faire ressortir la beauté de

l'organisme humain, si bien fait pour révéler toute la magnificence de son divin Créateur. Tantôt c'était l'admirable mécanisme du cœur, tantôt la construction si ingénieuse de l'œil, organe qui, suivant l'illustre Newton, suffit à lui seul pour démontrer l'existence de Dieu.

Dans ses leçons aussi, L. Van Biervliet affirmait et démontrait l'intervention de l'âme dans la production d'une foule de maladies. Qu'il me soit permis ici, Messieurs, de répondre à ceux qui se refusent à admettre un principe immatériel distinct du corps de l'homme, que cette distinction essentielle est prouvée par la diversité essentielle de leurs propriétés. Ainsi tandis que le corps dans son organisation et dans sa vie est soumis à des lois fixes et préétablies, sur lesquelles la volonté humaine ne peut rien, l'âme est essentiellement libre et capable de se déterminer et d'agir par des motifs étrangers aux lois qui gouvernent le corps. La fatalité est la condition de l'être humain dans sa vie corporelle; la liberté, dans sa vie morale. Le foie, par exemple, sécrète invariablement de la bile, et nous n'y pouvons rien changer; tandis que notre âme produit les idées les plus diverses, les plus simples aussi bien que les plus complexes, dont l'objet varie à l'infini suivant notre volonté. Il y a un principe libre qui dirige nos idées, mais pas les sécrétions. Maintenant, comment s'accomplit l'union de l'âme et du corps, et comment s'exerce

leur influence mutuelle? Là réside, selon la religion, le mystère, et selon la philosophie, le problème.

Je viens, Messieurs, de vous présenter L. Van Biervliet comme professeur et comme physiologiste, j'ai encore à vous montrer l'écrivain. Notre regretté collègue était attentif à bien poser les questions, habile à les décrire et à les faire comprendre, sous la forme d'un style attrayant par sa lucidité. On rencontre ces qualités dans son *Manuel de physiologie humaine*, ouvrage écrit pour servir de guide à ses élèves et renfermant le programme et le résumé de ses leçons.

Dans ses *Éléments de pathologie générale*, L. Van Biervliet ne fait entrer aucunes considérations générales, mais il s'attache à bien définir les termes usités en médecine et à initier ainsi les commençants à la langue médicale. Mû par le seul désir d'être utile, ne cherchant en tout que le côté pratique des choses, il n'embrasse de la science qu'un horizon borné, mais le voit juste et bien.

En 1849 et années suivantes, L. Van Biervliet a donné quelques leçons élémentaires d'hygiène aux élèves du pensionnat Ste-Marie à Thielt, dirigé par les dignes sœurs de notre regretté confrère. Il a publié ces leçons, en 1853, sous le titre de *Causeries sur la santé*. Rendre la vie de l'homme plus heureuse, et la durée de son existence plus longue, tel était le but qu'il s'y

proposait ; et c'est dans la même intention qu'il a écrit plus tard ses *Commentaires sur les préceptes de l'école de Salernes*. Parfaitement appropriés aux lecteurs auxquels ils sont adressés, ces livres se font remarquer par leur fond et leur forme. On y distingue surtout beaucoup de bon sens, de raison, de clarté, de sentiment, une manière simple, naturelle et aisée de dire les choses, qui atteste une connaissance rare des vérités essentielles et pratiques de la vie. C'est tout en causant qu'il y enseigne la manière de se loger, de se nourrir, de soigner les malades, et de connaître tout ce qui nous environne, pour en tirer le meilleur parti.

On lira toujours aussi avec plaisir et intérêt les nombreux articles qu'il a communiqués aux journaux contemporains, surtout ses feuilletons sur la grenouille et le physiologiste, le médecin de campagne, le médecin malade, etc. insérés en 1843 dans la *Gazette médicale* du docteur Van Meerbeeck, ancien élève de notre Université, et dont la dissertation sur l'appareil amovo-inamovible est restée dans la science.

Vers la même époque, notre regretté collègue a présenté à la société médico-chirurgicale de Bruges un long mémoire sur l'état actuel de la physiologie. — Dans l'*Observateur*, journal des sciences médicales, publié à Courtrai, en 1852, sous la direction de A. Frédéricq, on trouve de

lui quelques notes très-intéressantes sur la transfusion du sang et sur l'emploi du chloroforme.

En tout temps, L. Van Biervliet rehaussa son savoir par une rare modestie et, malgré son aptitude d'écrivain, il cherchait peu à se produire au dehors. — Cependant ses connaissances solides des diverses branches médicales, et spécialement de la physiologie, le firent nommer membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, et lui firent conférer spécialement le titre de membre honoraire de l'Académie royale de médecine.

En 1858, il communiqua à la savante compagnie une note sur une hémorrhagie ovarique, qui fut insérée dans son bulletin du mois de juin de la même année, selon les conclusions d'un rapport fait par M. Fallot. Plus tard, en 1861, il présenta un long mémoire ayant pour objet l'étude de l'action de la salive parotidienne de l'homme sur la fécule des aliments amylacés. Par différentes expériences, notre regretté collègue prouve qu'il ne saurait y avoir de doute sur l'action saccharifiante de la salive parotidienne de l'homme : c'est-à-dire, que la salive prise de la glande parotide convertit à elle seule la fécule en sucre de raisin. Ce mémoire, jugé très-favorablement par le rapport qu'en a fait M. Verheyen, est inséré dans le bulletin de l'Académie, 3^e série, tom. 1^{er}, pag. 654.